MISSIONS

DES OBLATS

1955

II. ACTUALITÉ OBLATE

TEL ÉTAIT MGR TURQUETIL, O.M.I. ÉVÊQUE DES ESQUIMAUX

(De Paris, le 2 août 1955, S. Exc. Mgr A. Clabaut, O.M.I., un des collaborateurs immédiats de feu Mgr Turquetil, dans les dures missions du Grand-Nord canadien, nous écrivait: " Je vous envoie ci-joint un petit travail sur Mgr Turquetil, O.M.I. Si vous croyez qu'il n'est pas indigne de l'une ou l'autre de nos publications de famille, je serai heureux d'avoir contribué un peu à faire connaître Mgr Turquetil, tel qu'il était pour nous, ses missionnaires "...

Nous exprimons — au nom de tous nos lecteurs O.M.I. — nos plus vifs remercîments à S. E. Mgr A. Clabaut pour ce beau témoignage au sujet d'un de nos vaillants évêques missionnaires, pionnier des missions esquimaudes.)

* * *

Baker Lake, Vendredi Saint, 1928. — Nous venions de terminer le chemin de la croix... Avec les trois chrétiens de l'endroit, nous avions pris part au grand deuil de la chrétienté. La poudrerie hurlait à travers le lac gelé; elle faisait craquer les murs de la maison et bâtissait des remparts de neige qui montaient jusqu'au toit. On n'osait plus sortir.

Dehors les chiens hurlèrent...

Un voyageur entra: la neige couvrait les fourrures de son habit esquimau; sur la figure pleine de glace on distinguait deux yeux noirs et un bout de nez à moitié gelé. — Qui donc peut voyager par un temps pareil?...

Le Père Rio s'approcha, adressant en esquimau quelques mots de bienvenue au voyageur inconnu...

Puis, hésitant un instant, il éclata de rire: — « Mais!... On dirait Monseigneur! ».

L'automne précédent, Mgr Turquetil nous avait envoyé fonder la mission de Baker Lake. Il était venu surveiller l'installation et bâtir avec nous le plus gros de la maison. En nous quittant sur le bateau de la police, il avait dit: « Durant l'hiver, je reviendrai voir comment ça va ». — Et tout simplement, il revenait voir comment nous allions.

Le long voyage Chesterfield-Baker Lake, via Eskimo Point avait pris huit semaines. Hommes et bêtes avaient été soumis à de rudes épreuves, dans le vent des poudreries et le manque de vivres. — « Nous avons bien failli camper en face d'ici, racontait-il en dégageant péniblement, les glaçons pris dans les poils de sa barbe.. Depuis plusieurs heures, nous voyagions sur le lac sans savoir où nous étions. Impossible de continuer plus longtemps avec cette poudrerie de nez. J'ai dit à la Petite Thérèse: je récite une dizaine de chapelet; si, durant ce temps, vous ne nous avez pas donné un point de repère, je donne l'ordre de camper. A la fin de la dizaine, une accalmie s'est produite; nous avons vu la mission et nous voilà... ».

Dégagé de ses glaçons, délivré de ses habits de voyage, Monseigneur allumait sa pipe.

Cette année 1928 nous vivions à Baker Lake notre premier hiver esquimau. Nous ne connaissions pas la langue, nous n'avions aucune expérience de toutes les choses matérielles dont est faite la vie en ce pays. Monseigneur nous arrivait riche de son expérience de vétéran, riche de toute l'affection de son coeur. Il voulait rester cinq semaines avec nous.

Jamais, fête de Pâques ne fut célébrée avec autant de ferveur missionnaire. La messe pascale fut chantée pontificalement dans la cuisine de la mission. Un morceau de porc frais, gracieusement offert par le chef de poste vint agréablement rehausser le menu du dîner, et pour qu'il soit bien à point, Monseigneur en avait lui-même surveillé la cuisson.

Un jour il nous dit: « Votre pain n'est pas bon... Vous allez vous abîmer l'estomac avec cela; je vais vous montrer comment on fait du bon pain ».

Le lendemain, retroussant les manches de sa chemise, nous le vîmes mélanger la farine et la levure, pétrir la pâte et la disposer dans les moules; ce qui devait être du bon pain, bien levé et bien doré...

Un autre fois ce fut le linge d'autel. « Je ne sais pas qui fait la lessive, mais votre linge est bien sale. Je vais, vous apprendre comment on s'y prend ». Et retroussant encore les manches de sa chemise, il faisait la lessive. C'étaient de nouvelles expériences missionnaires qui entraient dans notre vie. Et lui, craquant cinq ou six allumettes pour allumer une pipe toujours éteinte, disait: « C'est comme cela qu'ont toujours fait les Oblats du Grand Nord ».

* * *

A cette époque-là, Mgr Turquetil était dans la pleine force de l'âge et des activités. Arrivé en 1900 au Vicariat de l'Athabaska (chez Mgr Pascal), il avait été affecté à la mission du Lac Caribou. Le vieux Père qui la dirigeait depuis longtemps avait reçu à bras ouverts ce jeune missionnaire; depuis plus de vingt ans il en attendait un pour s'occuper des Esquimaux du Nord.

Nous connaissions tous quelques-unes des aventures qui marquèrent en 1901 et en 1906 ses premiers contacts avec les Esquimaux de l'Intérieur... Famine des journées de voyage à la recherche des camps... Il avait fait un trou dans la glace et avait mordu à pleines dents dans le poisson frais et vivant qu'il venait de prendre: honteux de ce geste, il avait regardé autour de lui, si personne ne le voyait... Luttes épiques contre les sorciers esquimaux autour d'un jeune mourant dont seule la présence du prêtre semblait calmer les crises. Son calme imperturbable, son inaltérable bonne humeur lui avaient sauvé la vie: « Tous vos esprits ne peuvent rien contre moi. Vous

pouvez me tuer comme on tue un caribou, mais un autre viendra prendre ma place ».

En 1910, le Vicariat du Keewatin avait été crée et le P. Turquetil fut choisi par Mgr Charlebois pour préparer la fondation d'une mission en pays esquimau. Nous savions les énormes difficultés qui avaient marqué les cinq premières années à Chesterleld Inlet. Tout était contre lui: la méchanceté et les moqueries des Esquimaux, l'attitude et la conduite des quelques Blancs du pays... En 1915, le Nascopie n'était même pas venu apporter le ravitaillement et le courrier annuel; cette année, on avait eu bien froid, on avait dû manger du morse. Son premier compagnon, le P. Leblanc, miné par les privations physiques et les déceptions morales était tombé malade; le choc et les deuils de la guerre devaient l'achever. Son inaltérable patience puisait en sa foi profonde une certitude inébranlable de succès qu'il essayait de faire partager à ses lointains correspondants: « Aucun changement chez nos Esquimaux, mais je suis certain qu'un jour ils se convertiront ».

Le P. Turquetil avait dressé face à la mission une grande statue du Sacré-Coeur; sur le socle il avait gravé cette invocation: « Coeur Sacré de Jésus, convertissez les Esquimaux! ». Un jour, Jésus mit sur sa route celle qui devait faire le miracle attendu. Deux lettres arrivèrent de Lisieux apportant à Chesterfield les premiers échos de la vie et des miracles de Soeur Thérèse de l'Enfant Jésus. Nul ne sut jamais qui les avait adressées et comment elles avaient pu parvenir à destination. Ce jour-là, la petite Thérèse entrait dans l'histoire des Esquimaux; elle devait amener au baptême les dix-sept premiers et être bientôt connue de tous sous le nom de Theresinar.

En juillet 1925, Rome créait la Préfecture Apostolique de la Baie d'Hudson et le P. Turquetil en devenait le premier Préfet Apostolique. Deux millions et demi de kilomètres carrés!... Sa mission s'élargissait considérablement et couvrait le plus vaste

territoire ecclésiastique du monde...! Dans cette immensité de l'Arctique, huit à neuf mille Esquimaux, nomades du Grand-Nord, qu'il faudrait atteindre au prix de difficultés énormes et de dépenses considérables. Cinq missionnaires Oblats formaient le personnel de la nouvelle préfecture. Le premier geste du Préfet Apostolique fut de passer par Lisieux et d'y consacrer à Ste Thérèse son immense mission. Il se mit à l'oeuvre avec toute sa volonté de Normand et toute sa foi de missionnaire.

Lorsqu'en 1942, il fut contraint de démissionner, il laissait dans le Vicariat trente missionnaires répartis dans douze importantes missions, depuis Churchill au sud, jusque par delà le Pôle Magnétique et le Nord de la Terre de Baffin. Ste Thérèse de Lisieux avait pris à coeur son rôle de Patronne des Missions Esquimaudes. De toute sa puissance de Sainte, elle avait soutenu les démarches de son compatriote, à Rome auprès des autorités de l'Eglise et de la Congrégation, à Ottawa auprès du gouvernement canadien. Elle avait mis sur sa route des amis et des bienfaiteurs qui remplissaient les caisses du Vicariat et assuraient les diverses fondations. A Chesterfield le grand hôpital de Ste Thérèse confié aux Soeurs Grises se dressait comme la preuve manifeste de sa puissance, et chaque année le *M. F. Thérèse*, bateau de la mission, portait dans toutes les mers du Vicariat avec son nom et son drapeau la renommée de sa gloire et de sa protection.

« Entre Normands, disait familièrement d'elle Mgr Turquetil, on se comprend et on se soutient ». Normand il l'était par toutes les fibres de son être, par son intelligence, sa volonté, son audace, par cet instinct de diplomatie qui, ménageant les uns et flattant les autres, arrivait presque toujours au but. Il en avait toutes les qualités et un peu aussi les défauts.

A Churchill, deux personnages importants des services gouvernementaux dont Mgr voulait s'assurer les

bonnes grâces dînaient un jour à la mission. Tous deux parlaient un peu le français et prirent Monseigneur comme juge de leurs connaissances linguistiques. En les regardant successivement d'un oeil malin: « *Vous*, dit-il au premier, vous connaissez certainement beaucoup plus de mots » et se tournant vers l'autre « mais *votre* prononciation à vous est bien meilleure »: Les deux éclatèrent de rire: « Vieux Normand va, pas moyen de vous attraper! ».

* * *

Né à Reviers, Calvados, le 3 juillet 1876, le petit Arsène-Louis-Eugène devint orphelin de très bonne heure. Adopté par les religieuses de la paroisse il puisa chez elles les premières idées de vocation missionnaire. Comme ses ancêtres les Normands, il rêvait de longs voyages et d'aventures en Chine ou ailleurs. et confiait à toutes « les Saintes Vierges » qu'il priait ses grands désirs d'enfant. La Providence mit sur sa route une famille charitable qui l'hébergea et assura ses études au petit séminaire. C'est là, durant sa dixième année, qu'il rencontra le premier missionnaire Oblat, Mgr Mélizan, Evêque à Ceylan.

— Voyons, disait l'Evêque en s'adressant aux jeunes qui l'entouraient, qui viendra chez nous?...

— Moi, s'écria le jeune Arsène, et bondissant près de l'Evêque il lui demandait s'il fallait mettre son uniforme pour partir.

Très intelligent, doué d'une mémoire prodigieuse, il se classait facilement parmi les premiers. Mais il était espiègle et toujours prêt à jouer des tours. N'allait-il pas, un jour, jusqu'à grimper sur les toits du séminaire et boucher la cheminée du supérieur, afin de l'enfumer dans son bureau.

— Tu veux être missionnaire, lui dit son directeur. Tu crois pouvoir tout supporter et tu n'es même pas capable de rester cinq minutes tranquille.

— Je vais essayer, répondit simplement le jeune garçon.

Deux jours après, le Supérieur l'appelait pour lui demander s'il était malade ou quel mauvais coup il ruminait encore.

— Non, répondit Arsène, je veux être sage.

Sa rhétorique terminée, la permission de partir au Séminaire des Missions Etrangères lui fut refusée; il fallait faire deux ans au Grand Séminaire.

Alors qu'il terminait sa philosophie, le T. R. P. Cassien Augier, Assistant Général, passa au grand séminaire et fit une conférence. Rentrant d'une tournée en Afrique du Sud il décrivit la vie et l'apostolat des Missionnaires dans les régions du Zoulouland et du Basutoland. Cette visite fut la grâce providentielle qui orienta la vocation du jeune abbé. Il décida d'entrer chez les missionnaires Oblats. Mais il fallait l'autorisation de l'Evêque de Bayeux. Or, Mgr Hugonin ne laissait pas facilement partir ses séminaristes.

L'Abbé confia à N.D. de la Délivrande, Vierge Normande dont le sanctuaire était cette année-là érigé en Basilique, le soin de résoudre cette question. Il lui promit de donner son nom à la première mission qu'il fonderait en pays païen.

Contre toute attente, Mgr donna l'autorisation. Quinze jours plus tard le jeune abbé entrait au noviciat des Oblats à Angers et s'initiait à la vie religieuse sous l'austère conduite du P. Abhervé. L'année suivante il allait à Liège terminer sa théologie et le 23 décembre 1899 recevait des mains de Mgr Heylen à Namur l'ordination sacerdotale.

Quand on lui avait demandé ses préférences pour le ministère futur, il avait répondu en bon Normand: «N'importe où, pourvu que ce soit en mission.. mais pas en Europe». Envoyé au Canada, il s'embarqua sur un bateau allemand et sans repasser chez lui il se dirigea vers New-York. N.-D. de la Délivrande à qui il avait confié la réalisation de sa vocation missionnaire le conduisait sans qu'il s'en doutât vers les régions du Grand-Nord canadien où il devait, en

42 années d'apostolat, fonder les plus dures sinon les plus belles missions de l'Eglise.

— Si je pouvais visiter quelque mission, lui disait un jour Pie XI, ce sont celles-là que je voudrais visiter ».

* * *

Quarante-deux années d'activité missionnaire durant lesquelles il va mettre en pratique ce qu'il nous donnait souvent comme règle de conduite: « Sachez bien ce que vous voulez faire, faites-le de tout votre coeur et, quoiqu'il arrive, ne vous découragez jamais ».

Tout jeune, le P. Gasté lui a montré le Nord:

— « Il y a des Esquimaux là-bas, occupez-vous en! ».

Il mettra toute son intelligence, sa volonté, sa diplomatie de Normand et son grand esprit de foi pour réaliser leur conversion.

Au Lac Caribou, il prépare les premiers contacts, tente les premières expériences, baptise les premiers enfants. A Chesterfield il fonde la première petite communauté chrétienne esquimaude. Plus tard comme Préfet et Vicaire Apostolique il dirigea le magnifique essor de ces missions.

Sa vie ne prend toute sa valeur qu'à la lumière de cette intention première toujours poursuivie de volonté inébranlable: la conversion des Esquimaux; et tout ce qu'il faisait était fait avec une égale application d'esprit et de foi, comme si de cette action là-même dépendait le succès de l'oeuvre toute entière.

Un jour, sur le Nascopie, l'évêque Anglican Flemming le provoque à un tournoi d'échecs. La partie se joue serrée, toute l'après-midi, avec des chances et des malchances; le Capitaine Mack et les passagers suivent amusés le match entre les deux églises. Notre Normand gagne:

— « Je ne pouvais quand même pas perdre, nous disait-il, l'honneur de nos missions était en jeu ».

Une partie de billard à la fin d'une journée de travail, un jeu de bridge à la police le passionnaient comme s'il n'avait plus rien d'autre à penser. Une journée de chasse à Chesterfield, au printemps, devenait un exercice de communauté auquel tous devaient participer parce que « si on voulait tenir, il fallait bien prendre quelques distractions ».

Il était doué d'une capacité de travail peu commune. Seul il a déchiffré les secrets de la langue esquimaude. En 1916, alors qu'il composait pour les premiers catéchumènes catéchisme et prières, le F. Girard devait le forcer malgré lui à prendre quelque récréation. A Baker Lake, en 1928, il a composé en trois semaines et sans aucune note la grammaire esquimaude encore en usage dans le vicariat. Il a publié des opuscules d'ethnologie, composé un travail de théologie morale sur le Mariage Naturel chez les Esquimaux, écrit des notes de musique, fait les plans de l'hôpital de Chesterfield, surveillé la construction de son bateau en Hollande. Lui-même assurait les commandes annuelles de toutes les missions, voyait tous les fournisseurs et surveillait le chargement. Avec la Cie de la Baie d'Hudson, il discutait point par point ses comptes.

— « Les Anglicans ne font pas tant d'histoires pour payer », lui dit un jour Ralph Parson, Haut-Commissaire de la Cie.

— « Si vous leur appliquiez le même tarif qu'à moi, ils y regarderaient aussi à deux fois », répondit Mgr Turquetil.

Toutes ces activités diverses au service des missions étaient fécondées par un sens surnaturel très profond et un grand esprit de foi. Sa foi, il la vivait silencieusement, intimement sans s'attacher à des dévotions ou à des exercices de piété particuliers, et dans tout ce qu'il faisait il mettait tant de lui-même qu'on risquait fort, si on ne le connaissait pas, de ne pas même s'en apercevoir. Elle lui donna la force d'attendre pendant cinq ans, sans en jamais douter un instant, la conversion des premiers Esquimaux.

Elle lui donna la force d'aller de l'avant malgré des difficultés financières, malgré le manque de missionnaires. Et après avoir agi, écrit, remué ciel et terre, couru à droite et à gauche, c'est à sa patronne de prédilection, Ste Thérèse, qu'il confiait le succès de l'affaire.

En 1929. à court de missionnaires, il obtient du Pape Pie XI tous les indults nécessaires pour faire ordonner le F. Girard, qu'il envoie fonder la paroisse du Pôle, à Pond Inlet.

En 1936, il lui faut un bateau. Ste Thérèse met sur sa route une bienfaitrice qui s'offre à le lui payer. Surpris, il ne peut s'empêcher de remarquer: « Mais ce n'est pas un canot ou une baleinière que je veux »... En 1937, le « M. F. Thérèse» fera son premier voyage en mission.

En 1939, le P. Joseph Buliard se gèle accidentellement les mains. Il sacrifie tout l'avoir du Vicariat pour envoyer un avion à Repulse Bay. Les docteurs veulent amputer les mains du Père; il répond simplement qu'il ne peut en être question. Nous l'avons vu en cette soirée du premier vendredi du mois, téléphoner à toutes les communautés de Montréal pour recommander cette intention durant l'Heure-Sainte. Le P. Buliard eut les mains sauvées et, sans même qu'il le demandât, la Propagation de la Foi du diocèse de Boston paya intégralement les frais de l'avion.

Un jour, il montrait au P. Dubois, alors économe général, le «M. F. Thérèse » à quai à Montréal et tout le chargement prêt à embarquer pour les missions:

— « Voila, disait-il, toute la fortune du Vicariat. Si le bateau coule, je n'ai plus un dollar pour ravitailler les Pères, et je ne suis même pas assez riche pour payer une assurance. Mais la Petite Thérèse est la meilleure de toutes les assurances. Sa statue est à bord ».

Mgr Turquetil avait beaucoup voyagé au Canada et aux Etats-Unis. Son zèle, sa bonne humeur, son

originalité, ses histoires pour rire et ses aventures missionnaires lui avaient gagné beaucoup d'amis. Il visitait souvent ses bienfaiteurs et la veillée qu'il passait chez eux faisait partie de son ministère; n'était-ce pas leur charité qui faisait vivre ses missions?...

Mais une personnalité aussi tranchante dans sa façon de penser et d'agir ne pouvait pas s'attirer que des amis. Il avait ses défauts de Normand et nous les connaissions bien. C'était pour lui comme pour S. Paul le « stimulus carnis » dont il souffrait! Ceux qui l'ont jugé sur ses défauts d'homme ont simplement montré qu'ils n'avaient vu qu'un petit côté de cette nature par ailleurs si riche tant au point de vue humain qu'au point de vue surnaturel.

Missionnaire et Evêque des Esquimaux, il a été l'homme d'une idée qu'il a poursuivie avec toutes ses qualités d'homme et toute sa foi de missionnaire, et qu'il a réalisée en dépit de tous les sacrifices.

Missionnaire et Evêque des Esquimaux, il l'a été plus encore pendant les douze dernières années alors qu'il vivait retiré au scolasticat de Washington. Pour eux et pour ses missionnanres, il a tout accepté avec le sourire et une parfaite bonne humeur, la retraite, l'obscurité, le sacrifice de ne pas revoir une seule fois ceux auxquels il avait consacré sa vie. Le terrible cancer qu'il a traîné longtemps sans rien dire et qui l'a enlevé à notre affection a été le dernier acte de son apostolat pour les Esquimaux.

« Quoique certains puissent en penser, écrivait quelque temps après sa mort le R. P. Crump, supérieur du scolasticat de Washington, Mgr Turquetil a été pour nos scolastiques un modèle de vie religieuse et oblate. Son zèle a su graver en leurs jeunes coeurs l'amour des missions et l'amour des pauvres. La Province peut être fière de lui et fière de ce qu'il y a fait pour la cause des Oblats ».

* * *

Cher Monseigneur Turquetil, comme nous aimions le revoir lorsque, en été, le bateau nous le ramenait

pour quelques jours! Du petit canot à moteur qui nous conduisait jusqu'au navire, on l'apercevait, debout sur le pont, la barbe flottant au vent. On l'embrassait comme un Père très aimé et dans ses yeux malins on voyait briller la joie et la fierté de nous retrouver. Le drapeau de la mission claquait au bout du mat, la cloche sonnait à toute volée. Les Esquimaux rassemblés à la chapelle chantaient le chant de bienvenue composé par le P. Ducharme:

« Alianaï, Alianaï, Atatatsiaralukput tikimigmattigut... » « Quel bonheur! Quel bonheur! Notre Grand Père est revenu chez nous ».

Il n'avait pas beaucoup de temps à passer avec nous, l'escale était toujours rapide et il fallait décharger plusieurs tonnes de marchandises. Monseigneur se mettait au travail comme un simple manoeuvre. Un Anglais de passage ne lui avait-il pas demandé, une fois, où était l'Evêque français?... « C'est moi », avait-il répondu, un sac de charbon sur le dos.

Un jour, sur le dock flottant qui servait de quai, nous déchargions quelques lourdes caisses. Le P. Rio perdit l'équilibre et s'accrochant ou premier venu l'entraîna avec lui dans l'eau. Monseigneur prit un bain forcé et fut le premier à en rire.

On veillait très tard, ces soirs-là, et il y avait bien encore une bouteille de vin de messe pour fêter son passage. Il nous parlait de nos familles qu'il avait visitées... des démarches qu'il avait faites à Ottawa pour construire un hôpital... Des Soeurs Grises qui devaient arriver. Il nous racontait la dernière visite à Rome: le pape Pie XI avait sorti de son bureau la carte du Canada et y avait suivi toutes les missions dont il parlait. « Il les connaît aussi bien que nous, disait-il ». A la Propagande, il avait porté deux renards blancs comme contribution du Vicariat à la Propagation de la Foi; il riait de la tête du secrétaire qui n'avait pas su où mettre ces choses ni comment les entrer dans ses livres.

Toutes ces nouvelles nous ouvraient des horizons

sur l'histoire du monde et de la Congrégation dont nous étions totalement coupés. Il pratiquait abondamment la charité de l'optimisme et de la joie; il le faisait de tout son coeur de Père; et c'était le meilleur apostolat que dans son bon sens surnaturel il exerçait auprès de ses missionnaires, durant les quelques heures de son passage parmi nous. Puis il nous laissait pour une nouvelle année de solitude et de froid, réconfortés par sa visite et prêts à de nouvelles aventures.

Plus tard, durant les longs mois de sa maladie, alors que le cancer qui le minait l'avait déjà réduit à l'impuissance, il devait me semble-t-il, revivre dans son souvenir les belles journées de sa vie esquimaude.

Il devait revivre la joie des premiers baptêmes de juillet 1917. Dix-sept Esquimaux, ce jour-là, avaient renoncé au démon de la sorcellerie et s'étaient engagés à suivre Jésus pour toujours. Autrefois, encore païens, ils disaient de lui: « Il est puissant ce Barbu! ». Non, ce n'était pas le Barbu qui était puissant, mais la grâce rédemptrice du salut. Le vent du Nord-Ouest venait de dégager la Baie de sa banquise hivernale et les vagues d'eau libre mouillaient le sable en face de la mission. Ainsi sous le souffle de l'Esprit s'amorçait la débâcle du vieux paganisme séculaire. Désormais on ne parlerait plus du « Barbu »; pour tous, il était devenu le « Grand-Père ».

Il devait revoir la belle figure de Mgr Charlebois, venu en 1921, visiter ses missionnaires et ses lointaines ouailles. La Petite Thérèse l'avait bien exaucé ce jour là, puisque une tempête providentielle avait retenu le bateau quatre jours de plus au port. Le Grand-Priant avait eu tout le temps d'ordonner le P. Ducharme à qui le Nord avait rendu la santé et de confirmer dans la force de l'Esprit-Saint le petit troupeau de Chesterfield.

Il devait revivre les fêtes du 25me anniversaire de la mission. En 1937, l'avion du Père Schulte avait

transporté deux archevêques et un Evêque. Mgr Breynat sur l'avion du Mackenzie avait traversé tout le Canada. Les Pères étaient venus de tous les coins du Vicariat. Pelly Bay avait même fermé provisoirement ses portes pour laisser partir le P. Henry. Monseigneur voulait consacrer son coadjuteur; il voulait présider le premier synode vicarial. Sans doute sa barbe commençait-elle à blanchir et sa voix était-elle un peu cassée. Mais il rayonnait de joie et de fierté: la joie de la reconnaissance, fierté du travail bien fait!... Et nous tous, ses missionnaires nous participions de tout coeur à sa joie et à sa fierté car nous savions tout ce qu'il avait fait. Peut-être était-ce l'ultime consolation que lui ménageait la Providence avant la grande épreuve qui devait l'arracher à ses chers Esquimaux?...

Ses chers Esquimaux!... Autrefois il leur avait parlé de très loin. Sur les ondes du poste KDKA Pittsburg USA, sa voix avait traversé des milliers de kilomètres et tous ceux de Chesterfield l'avaient bien entendu. Thérèse lui avait écrit.

« Quand tu as parlé à la radio, le P. Ducharme a mis ta photo au-dessus du haut-parleur. J'ai reconnu ta voix. C'était bien notre Grand-Père qui parlait. C'est comme si tu avais parlé trop peu. Quand tu as dit: "C'est tout", nous avons crié "encore, encore, parle encore, si tu nous entends", mais tu n'as rien entendu... ».

A présent d'autres ondes, celles de la Communion des Saints, portaient jusque là-haut sa prière et ses souffrances. Avec autant de joie, il donnait, jusqu'au bout, le meilleur de lui-même.

Ce mardi 14 juin vers 11h 25 du soir, après avoir baisé sa croix d'Oblat, il rendait au Bon Dieu son âme de missionnaire. Au pays des Esquimaux le soleil du printemps faisait miroiter les banquises. C'était, dans les jours sans nuits, l'époque des grandes chasses. Pour lui une autre lumière venait de se lever. Parlant de sa mort il avait dit en plaisantant:

« Je lèverai les yeux vers le ciel, et la Sainte

Vierge me dira: "Come on, Boy!". "Viens, mon enfant!" ».

Cette lumière c'était la Vierge, N.-D. de la Délivrande à qui tout jeune il avait confié sa vocation, N.-D. des Neiges entre les bras maternels de qui il venait de rendre le dernier soupir.

Au seuil du pays des Eternels Vivants, se trouvaient pour l'accueillir. le vieux Joseph, qui lui demandait autrefois si là-haut on parlait encore l'esquimau, — et Pierre Maktar qui lui disait: « Ça m'est égal de mourir, si, parce que je meurs, un seul Esquimau de mon pays veut bien croire en Jésus... ». Il y avait encore la vieille Suzanne et Marguerite, le petit Georges et Thérèse et tous les autres. Peut-être ont-ils chanté tous ensemble comme autrefois à Chesterfield: « Alianaï, Alianaï, Atatatsiaralukput tikigmigmatigut, Quel bonheur! Quel bonheur! Notre Grand-Père est revenu chez nous ».

* * *

Un journaliste de Paris-Soir écrivait de lui en 1938: « L'Evêque du Grand-Nord, diocèse aux âmes dispersées sur 2.500.000 kms^2 est un véritable apôtre ».

Le R. P. Crump, O.M.I., supérieur du scolasticat de Washington disait: « Le connaître, c'était déjà l'aimer ».

Et nous tous, ses missionnaires qui l'avons connu avec ses défauts et ses grandes qualités d'homme et d'Oblat, nous ne pouvons que souscrire à ce témoignage.

Nous ne pouvions pas ne pas l'aimer.

ARMAND CLABAUT, O.M.I.
Evêque titulaire de Troas